

Des ouvriers au Quartier latin ?

GÉRARD MAUGER
CLAUDE POLIAK

S'il est facile d'identifier les prises de position successives des porte-parole des classes populaires, on ignore à peu près tout de l'écho qu'elles y trouvent et, en particulier, de la perception qu'eurent les ouvriers en général et les jeunes travailleurs en particulier des manifestations étudiantes de mai-juin 1968. Au nombre de neuf selon Maurice Grimaud, ces manifestations sont associées à trois événements. Les premières (3, 6, 7 et 10 mai), provoquées par l'évacuation de la Sorbonne par la police, culminent avec la « nuit des barricades ». La deuxième phase d'affrontements (22, 23 et 24 mai) fut déclenchée par l'annonce de l'interdiction de séjour de Daniel Cohn-Bendit. Enfin la mort de Gilles Tautin (un lycéen de 17 ans, venu manifester devant les usines de Renault de Flins, qui se noie dans la Seine, poursuivi par les gendarmes mobiles) déclenche les deux dernières journées de barricades (10 et 11 juin)¹.

Certains jeunes travailleurs ont-ils participé à ces manifestations ? Y avait-il des jeunes ouvriers sur les barricades ? La presse de l'époque fait état d'« éléments étrangers » au monde étudiant ? Qui étaient ces « éléments étrangers » au monde étudiant dont la présence semble attestée et de plus en plus nombreuse au fil du temps ? S'agissait-il de « jeunes ouvriers se partageant entre les barricades étudiantes la nuit et l'occupation de leur usine le jour »², de jeunes travailleurs raflés « par hasard », de cambrioleurs de fortune ou d'habitude, de « bandes de casseurs » ? Mais comment départager « bandes de casseurs », « blousons noirs » et « jeunes travailleurs » ?

À partir d'enquêtes sur les jeunes travailleurs, menées au début des années 1970, on se propose d'explorer

1. Cf. Maurice Grimaud, *En mai, fais ce qu'il te plaît*, Paris, Éditions Stock, 1977.

2. Boris Gobille, « La vocation d'hétérodoxie », in Dominique Damamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti, Bernard Pudal (dir.), *Mai-Juin 68*, Paris, Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 2008, p. 276.

empiriquement « l'expérience » de jeunes manifestants des classes populaires et de restituer le sens de leur participation à ces manifestations étudiantes de mai-juin 68³. On a retenu ici six témoignages : celui de Charly (20 ans en 1968, deux ans de collège d'enseignement technique, manutentionnaire puis peintre en bâtiment), de Gaston (14 ans en 1968, scolarité interrompue à 11 ans, manutentionnaire puis employé de commerce), de Gilles (15 ans en 1968, exclu du collège d'enseignement général⁴ en 5^e, manutentionnaire), d'Henri (16 ans en 1968, BEP d'électro-mécanique, électromécanicien puis correcteur de presse), de Jean-Paul (19 ans en 1968, CAP d'électro-mécanicien, électro-mécanicien) et de Lucien⁵ (18 ans en 1968, exclu du collège d'enseignement général en 3^e, mécanographe puis comptable)⁶.

« Se bastonner avec les flics »

Les six informateurs retenus sont unanimes : leurs participations aux manifestations sont décrites comme autant d'opportunités de « *se bastonner avec les flics* » (Henri), de « *se taper du flic* » (Jean), de « *se castagner avec les autres zouaves* » (Jean-Paul), de « *se foutre sur la gueule* », de « *se friter la gueule* » (Gaston), de « *se bouffer du poulet* » (Charly), de « *cogner, brûler, casser tout* » (Gilles). Dans cette perspective, la police est décrite comme une bande rivale avec laquelle on se mesure dans des combats d'homme à homme : « *C'était histoire de se foutre sur la gueule* » (Gaston). Deux aspects semblent indissociables de cette représentation agonistique d'eux-mêmes : le déni de tout sens politique prêté à leur participation aux manifestations et la jubilation réactivée par leur évocation. Si aucun n'ignore le caractère politique des actions auxquelles ils participent, tous démentent le sens « politique » supposé de leur participation « active » : « *J'étais complètement à côté de la plaque politique* » (Henri) ; « *J'étais complètement ignare au niveau politique* » (Jean) ; « *Ce n'était pas pour une question de politique qu'ils allaient aux manif* » (Charly), bien que ces démentis soient, dans certains cas, assortis de quelques restrictions : « *Je savais de quel côté il fallait aller* » (Jean). S'ils s'agrègent à un groupe politique, c'est seulement, disent-ils, en fonction des opportu-

3. Cf. en particulier, Gérard Mauger et Claude Poliak, « La politique des bandes », *Politix*, n° 14, 1991, pp. 27-43 (repris pour partie in Gérard Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, op. cit., pp. 93-122) et Claude F. Poliak, *La vocation d'autodidacte*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1992. Sur les problèmes d'interprétation de ces « témoignages », cf. Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, décembre 1991, pp. 31-43 (repris pour partie in Gérard Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, op. cit., pp. 37-52).
4. Les collèges d'enseignement général constituaient jusqu'en 1975, l'enseignement secondaire court, massivement fréquenté par les enfants des classes populaires.
5. Cf. Entretien dans la rubrique « Paroles » de ce numéro.
6. Il va de soi que cet échantillon de six informateurs n'a pas la moindre prétention à la représentativité. Mieux vaut néanmoins une enquête limitée que pas d'enquête du tout...

nités d'affrontements physiques qu'il procure : « *On est allés dans les groupes révolutionnaires parce qu'il y avait de la cogne* » (Charly); « *Je cherchais le groupe le plus dur* » (Jean). Par ailleurs, aucun n'évoque ces manifestations sans dire le plaisir qu'ils y prenaient. Du registre de la jubilation [« *C'est marrant les manifs* », « *Tu te fends la gueule!* », « *Tu rigoles* » (Charly); « *C'était chouette!* » (Gilles); « *J'aimais ça!* » (Lucien); « *J'étais heureux, vraiment!* », « *C'était le panard!* », « *C'était plus la fête que politique!* » (Henri)], à celui de la folie [« *Ça fait du bien* », « *C'est question de se défouler* » (Charly); « *J'étais tout fou* », « *J'étais surexcité* », « *J'étais incontrôlable* », « *J'étais déchaîné* » (Gilles); « *La folie, un peu...* » (Henri)].

Investir « le milieu bourgeois »

Outre le plaisir des combats, trois motivations expliquent, selon nos informateurs, leur présence « *là où ça bougeait* » (dans le contexte de mai 68 : les « groupes gauchistes » et, par extension, « la fac », « le milieu étudiant »). Si cette présence perçue comme la jonction opérée entre « le peuple » et « les intellectuels » a pu être créditée d'une valeur politique essentielle, les raisons qu'en donnent les intéressés confortent une représentation agonistique d'eux-mêmes : qu'il s'agisse d'« *investir la fac* », ou encore d'« *apprendre une certaine culture* », leur présence est décrite comme une invasion – licite – du « territoire des autres », une occasion de « conquêtes » ordinairement impensables [« *On peut pas dire: « Vous n'êtes pas admis », c'est impossible* » (Gilles)]. Le décroisement social lié à la radicalisation politique du milieu étudiant était perçu comme l'occasion de « conquêtes culturelles » (liées, dans le cas de Jean-Paul comme dans celui d'Henri, à des conquêtes féminines exogamiques) qui témoignent d'une « bonne volonté culturelle » et/ou d'une curiosité tout ethnographique pour « la culture » aux deux sens du terme – « *ce qu'ils disaient* », « *comment ils vivaient* » – du monde étudiant. D'autres y voyaient surtout l'occasion de conquêtes plus matérielles : occuper un « territoire cultivé » [« *On couchait à la fac* » (Charly), « *à l'Odéon* » (Henri)], investir « le milieu bourgeois » et profiter de son confort. D'autres enfin, une opportunité inhabituelle

de « *draguer des étudiantes* » : à la fois parce que l'« ouverture politique » du milieu étudiant élargissait l'espace des rencontres possibles et parce que leurs ressources physiques et morales (force et virilité) ordinairement dévaluées se trouvaient « politiquement revalorisées ».

Inversion et détournement

En livrant aux sociologues une représentation d'eux-mêmes plus proche du « casseur » que du militant, en dénonçant ou en prévenant toute interprétation politique de leur participation à des activités politiques, tout se passe comme si les enquêtés incitaient le sociologue à mettre en évidence la méprise des étudiants, des intellectuels, des « *bourgeois gauchistes* ». Mais, l'intérêt ainsi focalisé sur l'*allodoxia* risque de détourner l'attention de deux autres aspects de leur participation aux activités politiques de la période considérée : son caractère festif, carnavalesque et l'indignation politico-morale qui affleurent sur d'autres versants des mêmes récits. S'il est vrai que leur participation aux activités politiques de l'époque est parfois décrite comme une simple distraction, un passe-temps qui rompt la monotonie des occupations ordinaires [« *Se battre entre bandes, ça devient lassant* », (Charly)] une activité collective gratuite [« *Tous les mecs du quartier, ils venaient parce qu'on faisait des trucs ensemble* » (Gaston)], elle est plus souvent relatée comme un moment d'exception. Le plaisir ordinaire du combattant dans les bagarres se trouve redoublé dans le cadre des manifestations par la franchise des combats avec la police [« *Tu es sûr de ne pas te faire piquer* » ; « *C'est le seul endroit où tu peux te défouler* », « *Tu peux te bouffer du poulet, ça fait du bien!* » (Charly)]. L'affrontement avec la police, habituellement impossible ou dangereux, devient non seulement possible (parce que moins risqué), mais quasi licite, autorisé, légitimé, encouragé : la situation ordinaire est inversée. De façon générale, la participation des jeunes des classes populaires aux activités politiques de l'époque est aussi présentée comme une inversion exceptionnelle de la vie ordinaire. Le « monde des autres » où ils ont pu pénétrer est décrit comme l'envers du monde vécu, « *le milieu bourgeois* » comme l'opposé du « *côté travailleurs, où*

c'est pauvre, où c'est triste » (Gilles), les étudiants, comme l'inverse des « *jeunes qui essayent pas de s'ouvrir* » et « *où ça pisse pas loin* » (Jean-Paul). Au thème de l'inversion se conjugue celui du détournement : les rencontres « étudiants-ouvriers » sont présentées comme des occasions de beuveries, de ripailles et de gaudriole. Ils changent les paroles de *l'Internationale*, hurlent des slogans « *qui n'ont strictement rien à voir* » (Gaston), se déguisent, chantent, font les fous [« *Les politicards, j'en avais rien à foutre ! C'est surtout que c'était un éclatement !* » (Jean-Paul) ; « *Ça a été le délire ! La politique j'en avais rien à secouer* » (Henri)]. Bref, « *c'était plus la fête que politique* » (Henri). L'homologie est manifeste entre « la fête », « le jeu de la folie » décrits par Henri et le carnaval analysé par Bakhtine⁷ comme « la seconde vie du peuple basée sur le principe du rire » : « La fête devenait en l'occurrence la forme que revêtait la seconde vie du peuple qui pénétrait temporairement dans le royaume utopique de l'universalité, de la liberté, de l'égalité et de l'abondance [...]. L'aliénation disparaissait provisoirement [...]. Cette élimination provisoire, à la fois idéale et effective, des rapports hiérarchiques entre les individus créait sur les places publiques un type particulier de communication impensable en temps normal [...]. Le second monde de la culture populaire s'édifie, dans une certaine mesure, comme une parodie de la vie ordinaire, comme « un monde à l'envers » [...]. Dans le grotesque populaire, la folie est une joyeuse parodie de l'esprit officiel, de la gravité unilatérale, de la « vérité » officielle. C'est une folie de fête ».

Une « autre façon de fonctionner politiquement »

Restent ces fragments de récits qui invitent à s'interroger sur le sens « proprement politique » que certains semblent accorder parfois à leur contribution à des activités politiques : qu'il s'agisse de leur participation « combative » à des manifestations ou de leur militantisme ordinaire dans les organisations politiques. L'adhésion à une organisation politique (en l'occurrence, les Jeunesses communistes⁸) et le militantisme politique organisé sont décrits par ceux qu'ils concernent comme un moment obligé de la socialisation de certains jeunes des classes populaires : Gaston dont le père

7. Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Éditions Gallimard, 1970, pp. 16-49.

8. Plus précisément le Mouvement des jeunes communistes de France, plus couramment appelé simplement JC.

était au parti communiste, « *y entre par l'intermédiaire de sa sœur* » ; Henri, élevé dans un univers communiste (son père militait au parti communiste, sa mère à la CGT, tous les professeurs du collège d'enseignement général étaient « de gauche »), adhère aux Jeunesses communistes à 13 ans. Racontant l'un et l'autre leur adhésion comme la conséquence « naturelle » d'un héritage familial et d'un univers de socialisation, l'un (Gaston) la décrit comme « *une façon de sortir de chez lui* », « *de s'occuper* », sans réelle intériorisation du sens politique supposé de cette adhésion, concédant toutefois que « *ça le branchait plus que les curés* » ; l'autre (Henri) explique, à l'inverse, comment il a intériorisé précocement le vocabulaire et les schèmes de pensée politique qui ont cours dans cet univers politique local (« *Je pouvais discuter politiquement de n'importe quoi avec n'importe qui* »). En fait, parce que, dans les organisations de base du parti communiste (« *Pour moi, le PC, c'était tout petit, c'était les gens que je connaissais* », dit Henri), « la politique » se mêle étroitement aux formes de sociabilité ordinaires (« *On faisait partie d'une équipe de football du collège, mais on était branchés politiquement* »), Gaston et Henri représentent deux pôles opposés d'un univers communiste de base destiné aux jeunes, à la fois organisation politique et patronage, dont l'un ne perçoit guère que le patronage, alors que l'autre y a acquis une conception de la politique ancrée dans la vie quotidienne (« *Demander des stades ou des maillots gratuits, ça me paraissait un truc évident* »), mais sans réelle solution de continuité d'un pôle à l'autre. La négation de tout sens politique de leur participation aux activités militantes ordinaires (celles des JC en l'occurrence) apparaît alors comme un cas-limite. Or, de même que se font jour des degrés, d'un interlocuteur à l'autre, dans l'apolitisme déclaré de leur participation à des activités présumées politiques, on peut mettre en évidence des variations du sens déclaré des pratiques d'une séquence à l'autre du récit d'un même informateur : « *J'étais super-branché politiquement* » déclare Henri évoquant l'époque où il était à 13 ans membre des JC alors qu'il se décrit (comme d'autres), en mai 68 et après, « *complètement à côté de la plaque politique* ». Peut-être s'agit-il d'une contradiction dont il faudrait rendre compte en fonction de la situation

d'enquête ou d'une dépolitisation consécutive à une politisation précoce, mais il se pourrait aussi que cette antinomie ne soit qu'apparente et que l'apolitisme proclamé (« *La politique comme elle était balancée, ça ne me plaisait pas* », dit Jean-Paul) ne soit que l'autre face de la politisation déclarée (« *J'étais super branché politiquement* »). D'autres aspects de certains récits (dont celui d'Henri) tentent, en effet, d'explicitier « une conception de la politique » qui incite à voir dans ces contradictions les deux faces d'une même pratique. À la théorie, à l'analyse, à la réflexion, ils opposent « *une autre façon de fonctionner politiquement* » (Henri). « *C'était vachement viscéral tous mes trucs politiques* », dit Henri, ou encore : « *J'arrive pas, à partir d'une analyse politique, à faire des choses politiques.* » À une conception rationnelle, intellectuelle, théorique, de la politique et de l'engagement politique (celui des intellectuels tel qu'ils le perçoivent), ils opposent une conception émotive, affective, sensitive. L'indignation morale ressentie corporellement (« *J'avais les boules* », « *J'avais les glandes* », disent-ils aussi), n'est pas nécessairement absente de leurs pratiques « politiques » : « *Des fois, ils venaient aux manif's pour se battre ou pour draguer, mais des fois peut-être qu'ils le sentaient un peu aussi* », dit Henri⁹. On comprend alors que, ressentie affectivement, émotionnellement, corporellement, l'indignation morale puisse s'extérioriser dans le même registre corporel, sans nécessairement s'exprimer verbalement (en tout cas dans le registre politique) : « *L'insupportable, il était au bout des doigts* » ; « *Taper sur un flic ça résout peut-être pas le problème, mais au niveau viscéral, y a un truc : tu arrives bien à faire juxtaposer les deux choses* », dit Henri. C'est aussi pourquoi, « *ils ne gueulaient pas les slogans* » : non seulement parce que les mots d'ordre leur semblaient souvent inintelligibles, mais peut-être surtout parce que ces manifestations verbales n'exprimaient rien d'une indignation corporellement ressentie (« *l'envie de cogner* »). Ainsi peut-on comprendre que Jean ne puisse pas expliquer pourquoi « *c'était l'action qu'il recherchait* », sans pourtant qu'il s'agisse pour lui de « l'action pour l'action » (« *n'importe quoi* ») : à l'émotion corporelle répond, sans qu'il soit plus nécessaire de se l'expliquer que de l'expliquer, l'action corporelle qui, restée inexplicquée sinon inexplicable, n'est

9. Dans cette perspective, cf. Christophe Gaubert, « Badauds, manifestants, casseurs. Formes de sociabilité, ethos de virilité et usages des manifestations », *Sociétés contemporaines*, n° 21, mars 1995, pp. 103-118.

pourtant pas « *n'importe quoi* ». L'homologie développée par Henri entre le sens politique et le sens du jeu (sur un terrain de football) exprime sans doute au plus près « *cette autre façon de fonctionner politiquement* » : « *Quand je joue au foot par exemple, pareil que quand je fais de la politique, j'arrive pas à théoriser des actions. C'est-à-dire qu'on m'envoie la balle et tout d'un coup c'est ce qu'on appelle l'illumination [...]. À un moment donné [on] pense plus qu'avec son corps [...]. Je sentais le truc qu'il fallait faire tout de suite !... [...]. À des moments, j'arrivais : paf!* » (le ballon dans le but, ou, comme il dit ailleurs, « *le pavé en pleine gueule* »). En d'autres termes, l'*ethos* incorporé s'exprime, en dehors de tout passage de l'*ethos* au *logos*, dans une *praxis* toute corporelle. Ainsi comprend-on que ces pratiques puissent être tour à tour décrites comme « apolitiques », si ne sont politiques que celles qui sont exprimées ou exprimables dans le vocabulaire politique, ou « politiques », si sont aussi classées comme telles, celles où s'expriment « le sens politique » des jeunes des classes populaires analogue à leur « sens du jeu », une forme particulière de « sens pratique »¹⁰. ■

10. Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, pp. 111-112.

Marginalité, « bonne volonté culturelle » et « bohème populaire »

GÉRARD MAUGER
CLAUDE POLIAK

1. Cf. dans ce numéro, Gérard Mauger et Claude Poliak, « Des ouvriers au Quartier latin ? ».
2. De façon générale, l'adhésion à telle ou telle unité de base « gauchiste » (maoïste, trotskiste ou anarchiste) devait sans doute plus à l'état de l'offre politique locale qu'à des « choix idéologiques » (quitte à les rationaliser ultérieurement).
3. Pierre Hamp, *Il faut que vous naissiez de nouveau*, Paris, Éditions Gallimard, 1935. Marie, interviewée par Nicolas Daum, étudiante en physique à l'ENS en mai-juin 68, dit à peu près la même chose: « Il y avait en nous ce désir d'équilibrer travail intellectuel et travail manuel », in Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 249.
4. Bernard Pudal et Jean-Noël Retière, « Les grèves ouvrières de 68, un mouvement social sans lendemain mémoriel », in Dominique Damamme *et al.* (dir.), *mai-juin 68*, Paris, Les Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 2008, pp. 207-221.

Les manifestations étudiantes de mai-juin 68 ont pu être une opportunité, sinon de « décloisonnement social », du moins de rencontres sans lendemain entre étudiants et jeunes des classes populaires¹. Mais on peut s'interroger aussi sur d'éventuelles rencontres moins éphémères dans le cadre d'unités de base « gauchistes » de toutes obédiences². Les données disponibles sur leur composition sociale sont rares: elles semblent néanmoins valider l'idée d'une relative diversité. Quelques hypothèses peuvent être alors formulées pour rendre compte de la présence de jeunes (ou moins jeunes) « travailleurs », tenter de restituer leur expérience de ces rencontres et s'efforcer d'en identifier les effets sur leurs protagonistes (« étudiants » et « ouvriers »). Ces espaces de sociabilité politique ont-ils engendré des êtres sociaux « hybrides », « *tragelaphos* » (« bouc-cerf ») comme dit Platon – mi-intellectuels, mi-travailleurs – qui auraient enfin réalisé l'espérance de former des « hommes complets » portée par les universités populaires du début du xx^e siècle (« devenir en même temps lettré et habile ouvrier nous semblait le bonheur harmonieux »³)? Ont-ils suscité des « conversions », « des transferts » dans tous les sens du terme, des inflexions de trajectoires biographiques? En d'autres termes, quelle portée sociologique attribuer à la métaphore biologique du « métissage »⁴? Quelles sont les propriétés des uns et des autres susceptibles d'être empruntées et appropriées, de part et d'autre d'une frontière sociale, ordinairement étanche, mais devenue relativement perméable dans la

conjoncture de mai-juin 68 et des quelques années qui suivirent ? Quels sont les échanges possibles de manières de voir et de penser, d'être et de faire, inscrites dans les *habitus* ?

La rareté des sources

Dans les très nombreuses publications consacrées aux événements de mai-juin 68 qui s'échelonnent depuis 40 ans, avec les temps forts des commémorations décennales, les « militants de base » sont à peu près absents. Faute d'enquêtes sur la participation des « anonymes », quelques figures, plus ou moins héroïsées et supposées idéal-typiques – le postier homosexuel de *Camarades*⁵, l'ouvrière de *La reprise du travail aux usines Wonder*⁶, etc. – sont régulièrement mobilisées pour produire des « effets de réel » dans telle ou telle interprétation du « sens » des événements : « la prise de parole », « la révolte anti-autoritaire », etc. Pour ébaucher une analyse des effets du décroisement social « à la base », on utilisera ici des données issues de l'enquête menée par Nicolas Daum sur le Comité d'action des III^e-IV^e arrondissements⁷, celles – provisoires – d'une enquête esquissée sur le Secours rouge du XVIII^e arrondissement dont nous avons été des militants actifs, celles enfin d'un ensemble d'enquêtes sur les jeunes des classes populaires réalisées entre 1973 et la fin des années 1970⁸, puis à la fin des années 1980⁹.

Contre « l'histoire *people* »¹⁰ de *Génération*¹¹, l'intention de Nicolas Daum était de « donner la parole à la base », à des anonymes, en l'occurrence aux militants retrouvés d'un Comité d'action qui comptait environ 100 participants réguliers en mai-juin 68 et une vingtaine ultérieurement : il a réalisé 19 entretiens en 1988, puis en 2007. Malheureusement, les données sociodémographiques (âge, origines sociales, parcours scolaires, etc.) sont souvent imprécises et/ou lacunaires et la représentativité de la monographie est vraisemblablement biaisée par une sur-représentation des juifs d'Europe centrale.

Le Secours rouge du XVIII^e arrondissement, créé en 1970¹², dont les effectifs n'ont pas cessé de croître jusqu'à une autodissolution inattendue (constatée plus que décidée) lors de l'été 1972, a compté jusqu'à une centaine de

5. Yves Jeuland, *Camarades. Il était une fois les communistes français 1944-2004*, documentaire primé FIPA d'argent en 2004.
6. Jacques Willemont, *La reprise du travail aux usines Wonder*, tourné le 13/6/1968, à la base du film *Reprise* de Hervé Le Roux, 1996.
7. Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, op. cit.
8. Gérard Mauger et Claude Fossé, *La vie buissonnière. Marginalité petite-bourgeoise et marginalité populaire*, Paris, Librairie François Maspero, 1977 et Gérard Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Éditions Belin, 2006.
9. Claude F. Poliak, *La vocation d'autodidacte*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1992.
10. Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, op. cit., p. 10.
11. Hamon et Patrick Rotman, *Génération*, 1. *Les années de rêve*, 2. *Les années de poudre*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, 1988.
12. Bernard Brillant, « Intellectuels et extrême gauche : le cas du Secours rouge », *Lettre d'information n° 32*, séminaire « Les années 68 : événements, cultures politiques et modes de vie », séance du 18 mai 1998.

militants (se scindant alors en trois groupes distribués dans l'arrondissement). Cette unité de base était placée sous la direction de fait de militant(e)s maoïstes de la Gauche prolétarienne¹³.

Nos enquêtes sur le « refus du travail » chez les jeunes ouvriers, sur « le monde des bandes » et sur les ouvriers ou employés autodidactes inscrits, de manière dérogatoire, à l'université de Vincennes/Paris VIII, nous ont confrontés à deux catégories de jeunes ouvriers et employés que leurs dispositions – « humeur agonistique » et/ou « bonne volonté culturelle » – avaient conduits à rencontrer des étudiants « soixante-huitards ». On ne reviendra pas ici sur la participation de jeunes travailleurs aux manifestations étudiantes, mais on s'intéressera surtout à ceux qui, étrangers à un anti-intellectualisme assez répandu dans le monde ouvrier « traditionnel », ont vu dans le décrochage social induit par les événements de mai-juin 68 une opportunité de « s'ouvrir ».

La morphologie sociale des « unités de base »

S'il est vraisemblable qu'« à l'exception [...] de quelques situations particulières [...], les contacts entre ouvriers et étudiants sont [restés] limités à des rencontres à la porte des entreprises et à la participation, marginale, de groupes de jeunes ouvriers aux manifestations étudiantes »¹⁴, les données disponibles indiquent que, dans l'immédiat après-mai 68, un certain nombre d'unités de base n'étaient pas exclusivement constituées d'étudiants ou d'intellectuels.

Dans le comité d'action étudié par Nicolas Daum, il y avait, certes, beaucoup d'intellectuels (étudiants, enseignants, ingénieurs) et aucun ouvrier, mais un certain nombre de jeunes salariés (aide-comptable, aide-chimiste, employé de banque, petits boulots, chômage): « Pour un CA « étudiants-travailleurs », il y avait beaucoup d'étudiants et pas beaucoup de travailleurs... Ça m'ennuyait un peu [...]. Il y avait un débat d'idées formidable, on touchait un petit peu à tout et c'était quand même très formateur... mais je n'étais pas spécialement heureuse parce que le comité d'action ne connaissait pas la classe ouvrière... il en parlait sans la connaître » (Françoise, employée au Crédit

13. Gauche prolétarienne (GP), groupe maoïste issu de l'UJCml, dirigé par Benny Lévy (ENS) et dont la branche armée (NRP, Nouvelle résistance populaire) était dirigée par Olivier Rolin (ENS). La « direction » du Secours rouge XVIII^e était incarnée par un groupe de jeunes femmes des professions intermédiaires qui faisaient ici l'expérience de l'exercice du pouvoir, ultérieurement converties du maoïsme au féminisme.
14. Marie-Claire Lavabre et Henri Rey, *Les mouvements de 1968*, Paris, Firenze, Casterman, Giunti, 1998, p. 88.
15. Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, op. cit., pp. 137 et 141.

foncier¹⁵). On y relève également la coexistence de deux générations – quelques quarantennaires et des « jeunes » – et des « héritages familiaux » qui ne sont sans doute pas étrangers aux dispositions à la contestation de l'ordre social – familles juives résistantes (6 sur 19), familles antifascistes espagnoles (3), familles comptant au moins un militant communiste (4).

La composition sociale de ce comité d'action, d'orientation « libertaire », ne semble pas très différente de celle du Secours rouge XVIII^e « tenu » par la Gauche prolétarienne, sinon par la présence de quelques rares ouvriers. On a ainsi pu identifier : 4 chercheurs en sciences sociales, 1 consultant, 1 attachée de presse, 1 réalisateur de cinéma, 1 informaticien, 4 professeurs de l'enseignement secondaire, 3 instituteurs, 1 technicienne de laboratoire, 1 photographe, 3 étudiants, 5 secrétaires, 1 libraire, 1 dessinateur industriel, 2 étudiants établis, 1 mécanographe, 1 magasinier, 3 anciens maçons, 3 ouvriers (dont 1 électricien et 1 plombier).

Les termes de l'échange

Dans les entretiens réalisés par Nicolas Daum, ce sont les employés qui évoquent leur découverte des intellectuels, de la culture, etc.¹⁶, alors que la découverte du monde ouvrier par les intellectuels ne semble pas avoir laissé beaucoup de traces. Ce sont, d'ailleurs, des jeunes travailleurs qui évoquent l'ouvriérisme des intellectuels : « *Tes parents étaient ouvriers ? – Oui, à l'époque, ça faisait bien. En 68, on était très ouvrieriste. [...] En tant que fils d'ouvrier, j'étais très à l'aise. [...] S'il n'y avait pas eu 68, je me serais senti peut-être moins à l'aise dans le milieu étudiantin* » (René, lycéen, fils d'ouvrier¹⁷). Comment rendre compte de cet écart ?

Dans le « travail de quartier » des unités de base (qu'il s'agisse d'alphabétisation dans les foyers immigrés ou d'occupations de maisons vides), la « classe ouvrière » rencontrée par « les intellectuels » était presque toujours circonscrite à ses fractions les plus démunies (travailleurs immigrés), donc aussi les plus éloignées d'eux-mêmes : s'il y a bien eu découverte du « monde des autres », de chaque côté de la « frontière de classe », l'échange était à sens unique¹⁸. Par ailleurs, si la « force de combat » de certains jeunes tra-

16. Les femmes, dominées chez les dominants, ont eu parfois une expérience homologue : « difficulté à prendre la parole », etc.

17. Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, op. cit., pp. 239-240.

18. Exception faite du cas des « établis » : cf. Érik Neveu, « Rétablir les établis », dans ce numéro.

vailleurs était une ressource reconnue, valorisée et mobilisée dans les manifestations ou des « opérations à risques » (d'intervention policière) par les « intellectuels gauchistes », elle perdait toute valeur dans les innombrables et interminables palabres des réunions de quartier, lieux par excellence de « la prise de parole », même si, à l'occasion, une approbation extorquée pouvait valider le caractère « prolétarien » de la ligne défendue par tel ou tel ténor local ou attester le caractère « petit-bourgeois » de la ligne combattue. En fait, seule valait, dans cet univers militant, leur identité nominale de « prolétaires », d'« ouvriers », de « travailleurs ». Elle attestait, par leur présence (même muette), la réalisation du mot d'ordre « Étudiants, ouvriers, tous unis ! », l'élargissement de « la base de masse » aux classes populaires.

Quant aux « intellectuels », en dépit – au moins dans le cas des maoïstes de la GP – d'un « anti-intellectualisme d'intellectuels », ils étaient néanmoins perçus comme détenteurs d'un capital culturel attesté par leurs diplômes et/ou leurs fonctions professionnelles, directement perceptible dans leur savoir-faire (oral – « prendre la parole » – et écrit – rédiger un tract) et accrédité par leur fréquentation du cercle dirigeant de la rue d'Ulm. Cette représentation commune suscitait chez « les travailleurs » présents des réactions ambiguës où l'intimidation et l'admiration pouvaient basculer dans la disqualification d'une « frime de bourge » et/ou « d'intellos », en fonction d'une inégale « bonne volonté culturelle » correspondant elle-même à des parcours scolaires différenciés. Fascinés par l'aisance dans l'usage de la parole et de l'écrit et par les connaissances des « intellos », les jeunes ouvriers ou employés sont condamnés au mutisme, à l'esquive et aux fonctions d'exécution (tirage des tracts, collages, etc.). *« Je me retrouvais avec des gens que je n'avais jamais côtoyés, des gens qui n'avaient pas la même formation que moi, qui avaient fait des études supérieures. [...] J'étais dans un milieu où on ne connaissait pas les intellectuels. Là, par contre, subitement, je me suis retrouvé avec un type de personnes qui a priori peut faire peur. [...] Pour moi, les intellectuels c'était des gens inapprochables déjà et, si tu arrivais à les approcher, inabordable. [...] En AG, j'étais en présence de gens qui racontaient des choses, qui les disaient bien, j'étais assez attiré par ce*

groupe qui dirigeait, comme c'était ouvert, j'y allais et je passais mes soirées là-bas. Et comme il y avait plein de trucs matériels à assumer (il fallait tirer les tracts, etc.), moi, j'ai investi au niveau de faire tourner la machine » (Antoine, aide-chimiste, cours du soir au Cnam¹⁹). L'accueil réservé aux membres des classes populaires par les intellectuels qui leur offraient la possibilité (ou la quasi-obligation) de « s'exprimer » – déniaient ainsi les mécanismes de la domination culturelle – ne les mettait pas pour autant à l'abri des effets de la domination : « Ils étaient culpabilisants. Ça n'était pas méchant : ils rentraient dans un grand débat pour t'expliquer que, eux, ils avaient été à l'école, pas toi, mais que tu étais comme eux et qu'on était tous les mêmes. Tu vois le truc qui est destiné à te mettre à l'aise et qui t'écrase encore plus » (Antoine²⁰). Françoise, employée au Crédit Foncier, évoque également sa « peur de parler »²¹ : « Je n'osais pas trop prendre la parole parce que beaucoup de gens me faisaient peur. [...] Comme il y avait des étudiants ou des intellectuels j'ai eu le sentiment de beaucoup m'écraser... je ne m'exprimais pas beaucoup, parce que j'avais l'impression que ce que j'avais à dire c'était peut-être moins intéressant que ce que se disait, que je ne savais peut-être pas m'exprimer. » Et on retrouve la même expérience dans le récit de Gilles (15 ans en 1968, exclu du collège d'enseignement général en cinquième, manutentionnaire) : « Ce qui me faisait chier avec les intellos à ce moment-là, c'est que c'était difficile de discuter parce que tu n'avais aucune base derrière, tu n'avais rien, tu n'avais que tes mots et tu sentais que ça ne passait pas et que tu étais incapable de comprendre, alors il fallait essayer, il fallait lire, discuter... »

« Marginalité » et « bonne volonté culturelle »

Comment comprendre dans ces conditions que des interactions prolongées aient pu se nouer entre intellectuels contestataires et jeunes de classes populaires dans le cadre d'unités de base gauchistes ? Les jeunes travailleurs qui ont tenté de se faire « adopter » par des intellectuels « contestataires » et, dans certains cas, de les suivre dans les péripiéties « contre-culturelles » qui ont succédé à la période « gauchiste »²², avaient des caractéristiques sociales parti-

19. Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, op. cit., p. 55, puis pp. 50-51.

20. *Ibid.*, p. 59.

21. *Ibid.*, p. 138.

22. Sur la distinction et les rapports entre « gauchisme politique » et « gauchisme contre-culturel », cf. Gérard Mauger, article « Gauchismes », in Emmanuel de Waresquiel (dir.), *Le siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1999, pp. 233-235.

culières qui les distinguaient de leur univers d'origine et qui permettent de rendre compte de cette rencontre. Ceux qui s'y engageaient trouvaient des bénéfiques qui contrebalançaient la domination qu'ils y subissaient et/ou disposaient de ressources qui étaient au principe de cet investissement²³.

Schématiquement, on peut distinguer deux cas de figure. D'une part, celui d'un sentiment de singularité fondé sur le caractère inhabituel de la trajectoire empruntée et des dispositions intériorisées : « marginaux », pas ou mal insérés dans le monde du travail, dont la « révolte » pouvait être interprétée dans un registre politique. « *Quelques mois avant mai 68, j'étais rentré en France déprimé : huit à dix ans de route, de néant, de nihilisme à la petite semaine [...] Et puis boum ! La fête ! Pour moi ça a été l'ivresse de découvrir, très vite, dès les premiers jours, que d'autres, beaucoup d'autres étaient paumés autant que je pouvais l'être* » (Michel, exclu du collège en cinquième²⁴). Ces jeunes travailleurs marginaux ont trouvé dans ces rencontres l'opportunité d'une réhabilitation symbolique et/ou l'occasion de rompre avec diverses formes de déviance : « *Je dis toujours que les militants, ce sont des gens qui m'ont sorti de la délinquance, j'ai pas été au bout du parcours, je me suis arrêté juste à temps* » (Lucien, fin de scolarité en classe de 3^e, formation professionnelle des adultes aide-comptable, mécanographe, comptable, délégué CGT, puis DEA de sociologie²⁵).

D'autre part, le cas de trajectoires scolaires interrompues ou d'une fréquentation assez prolongée du système scolaire pour y avoir intériorisé « la bonne volonté culturelle » qui était au principe de leurs efforts d'assimilation. Ceux-là ont trouvé dans ces lieux « ouverts » prêts à les accueillir des occasions de rencontres initiatrices et formatrices qui ont pu se traduire par des entreprises de « rescolarisation »²⁶. Parmi les enquêtés de Nicolas Daum, deux suivent des cours du soir au Cnam et à la Sorbonne, trois vont reprendre des études à la Sorbonne, à Jussieu, à Vincennes. Celles et ceux qui n'ont pas abandonné leur emploi (d'ouvrier ou d'employé) ont pu utiliser ces acquis dans le syndicalisme : « *Le comité d'action m'a tout de même apporté énormément de choses : il y avait des personnalités extraordinaires... quand on a repris le boulot après mai 68, ce n'était plus comme avant [...] Ça a duré plusieurs années... j'ai pris du galon à la CGT et j'ai pris*

23. Sur la base des sources disponibles, il semble que les ouvriers, fils d'ouvriers, travaillant en usine aient été quasiment étrangers à ces rencontres prolongées.

24. Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, op. cit., p. 86.

25. Cf. Entretien dans la rubrique « Paroles » de ce numéro.

26. Cf. Claude F. Poliak, *La vocation d'autodidacte*, op. cit.

27. Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, op. cit., p. 141.

de l'assurance... » (Françoise²⁷).

« Bonne volonté culturelle »

« Les études, c'est resté comme une vieille frustration, qui ne s'est assouvie qu'après 68, à la fac de Vincennes » (Michel).

« Les étudiants que je connais, c'est vraiment des gens intéressants au niveau de la discussion... Parce que t'en as, même des ouvriers, qui sont pas du tout intéressants... Je sais pas si c'est... comment dire?... J'ai l'impression qu'il y a beaucoup d'ouvriers qui cherchent pas à s'ouvrir, qui cherchent pas à lire... Moi j'ai lu, même étant crevé, j'ai lu tout un tas de bouquins, j'essaye de me tenir à jour... » (Jean-Paul, 19 ans en 1968, CAP d'électro-mécanicien, électro-mécanicien).

« C'était d'autres gens, la plupart c'était des intellos, des trucs comme ça. Moi, je l'étais pas du tout, mais ça me passionnait vachement ce qu'ils disaient, leur monde, leurs trucs, comment ils vivaient, tu vois ? C'était un monde que je ne connaissais pas du tout et ça me fascinait vachement, ça me paraissait séduisant, alors que ça ne l'était pas plus que le mien, mais ça me paraissait autre chose. Alors je suis rentré dedans, pour voir » (Henri, 16 ans en 1968, BEP d'électro-mécanique, électro-mécanicien).

« Au départ, j'aurais toujours voulu apprendre une certaine culture et je suis resté toujours ancré dans cette idée-là et donc je me sentais revalorisé quand je voyais un intellectuel, dans une ambiance d'intellectuels. Je me disais : « Je suis plus qu'un balayeur de rue », tu vois ce que je veux dire ? [...] J'avais envie de connaître un peu le milieu étudiant et puis il n'y avait que ce milieu qui bougeait à ce moment-là. Nous on était enfermés dans nos schémas classiques, revendications, gnangnan. Alors on s'est barrés un petit coup du côté des étudiants [à Nanterre]. On cherchait à comprendre et c'est là que j'ai commencé à sortir avec des gars et des filles de Nanterre, c'est là que je suis sorti avec une fille de Nanterre. C'était assez dur parce que moi, la psycho j'y connaissais rien, il a fallu que je m'amuse à lire de la psycho, parce que je voulais savoir ce que c'était... Il a fallu du temps, oh, la vacherie ! C'est assez abrupt comme truc. Tu sors de ton usine et essaye de lire Freud ou Reich,

tu vas voir ce que ça donne ! Alors je m'y suis mis et ça n'a pas trop mal marché ! [...] Dans une certaine mesure c'est les filles qui m'ont vachement aidé là-dessus, parce qu'à chaque fois ça s'est fait par une période nana et comme je suis beaucoup sorti avec des intellos, y en a beaucoup qui m'ont aidé... Si de moi-même comme autodidacte j'avais essayé de prendre un bouquin et de comprendre tout ça, ça n'aurait jamais marché. Tandis qu'avec ces nanas, elles m'ont rendu un service pas possible ! » (Gilles).

De façon générale, il semble donc que les jeunes des classes populaires qui fréquentaient, plus ou moins assidûment, les « intellectuels gauchistes » avaient soit « un *habitus* atypique », une singularité réelle ou supposée, mais revendiquée, de la trajectoire empruntée et des dispositions intériorisées, soit un capital culturel plus élevé que la moyenne et la « bonne volonté culturelle » correspondante (étant entendu que la « marginalité » n'exclut pas toujours des dispositions culturelles frustrées).

La « bohème populaire »

C'est dire que, si « métissage » il y a eu, il fut à sens unique, prenant la forme d'une « intellectualisation » des jeunes des classes populaires que leur bonne volonté culturelle ou leur marginalité disposaient à investir les unités de base gauchistes. Après avoir fait l'expérience de la domination culturelle, ils se sont approprié des éléments de culture « gauchiste » et surtout – ultérieurement – de « contre-culture ».

Celles et ceux qui ont « décroché » ou qui vivaient déjà de « petits boulots » ont souvent accompagné « l'aventure contre-culturelle », dans les communautés urbaines ou rurales²⁸ : *« En peu de temps je côtoie des gens que je mythifiais peut-être un peu et je fais plus que les côtoyer, je vis un peu avec eux, je les vois un tout petit peu vivre. En peu de temps, je découvre plein de trucs. Je découvre les problèmes de lutte d'émancipation des femmes, ça ne m'avait jamais effleuré. [...] C'était nouveau, mais je le vivais bien. [...] En très peu de temps j'ai découvert plein de choses »* (Antoine²⁹).

28. Gérard Mauger, « Les communautés : une position sociale inédite », *Nouveaux regards*, n° 40-41, avril-mai 2008.

29. Nicolas Daum, *Mai 68 raconté par des anonymes*, op. cit., p. 56-57.

Même conversion au « féminisme » d'un ex-loubarde : « *Les répercussions ? Parlons d'un problème particulier : les bonnes femmes, je ne les considérais plus comme des connes, déjà ! Ça, ça m'a beaucoup aidé !* » (Jean-Pierre). Mais ces conversions « contre-culturelles » n'impliquaient pas pour autant les possibilités de reclassement qu'elles ouvraient aux mieux dotés scolairement et socialement : « *Je le dis toujours, notre génération, on s'est fait piéger du début à la fin. Moi, j'ai des copains qui ont été militants, ils se sont foutus en l'air. Quelque part, les gens ont été piégés par les intellectuels, par les meneurs qui les ont emmenés et au moment où les gens étaient vraiment partis, eux, ils se sont barrés ! Il y a eu de sacrés déchets et ils ont une sacrée responsabilité... [...]* Pour certains, c'était pas grave, ils allaient élever des moutons dans les Alpes, mais pour d'autres ça a été vraiment très grave... » (Lucien).

Voués aux emplois précaires déqualifiés, mais porteurs de dispositions « cultivées » et « allergiques au métro-boulot-dodo », ces jeunes des classes populaires ont été les inventeurs de la « bohème populaire », version prolétarisée du style de vie « bohème » d'une « petite-bourgeoisie nouvelle » en construction³⁰ : « de passage » dans les communautés, ils s'y sont initiés à la contre-culture et ont été les vecteurs de l'importation de la consommation de drogues chez les jeunes des classes populaires³¹. Dans l'*hexis* corporelle « cool », dans le détachement affiché des contingences matérielles, dans un langage émaillé d'expressions empruntées au lexique des intellectuels contestataires, dans les valeurs revendiquées sinon pratiquées (écologie, féminisme, antiracisme, non-violence, pacifisme, etc.), dans les pratiques culturelles et les goûts artistiques déclarés (littérature, peinture, sculpture, théâtre, danse, musique, « d'avant-garde ») comme dans la prédilection pour les savoirs ésotériques et les drogues douces ou dures ou encore dans l'euphémisation (« la fauche »³²) et/ou l'idéologisation (« la récupération ») de la délinquance, on peut reconnaître une version prolétarisée du style de vie propre à la bohème intellectuelle et artistique³³. ■

30. Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, pp. 409-431.

31. Cf. Gérard Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, op. cit., pp. 125-135.

32. Le « vrai Art nouveau » selon *Libération* de l'époque.

33. Sur ce sujet, voir Jerrold Seigel, *Paris bohème. Culture politique aux marges de la vie bourgeoise 1830-1930*, Paris, Éditions Gallimard, 1991.